

La décroissance pour tous, Romain Felli

Une critique du *Petit traité de la décroissance sereine*
(Serge Latouche, Édition Mille et une nuits, 2008)

Source : www.espacestems.net

Du côté des partisans du projet de décroissance, le bref ouvrage que publie Serge Latouche se veut un « petit traité », une espèce de manuel de la décroissance, qui en résume les principaux éléments. Il reprend de manière synthétique l'essentiel des analyses déjà développées par Latouche, dans un ouvrage publié en 2006, *Le pari de la décroissance*. Ce traité se compose de trois parties. La première fait l'état des lieux de la crise environnementale et montre l'originalité du projet de décroissance dans ce contexte ; la seconde détaille les positions de ce projet et répond à quelques objections qui lui sont faites ; la troisième en présente le « programme politique ».

Là où pour Lecaillon seule l'économie orthodoxe a voix au chapitre, Latouche convoque généreusement les sciences sociales pour développer son analyse. Ce sont en premier lieu les anthropologues (Marshall Sahlins, Mary Douglas, Karl Polanyi...) qui sont cités, mais aussi les sociologues (Émile Durkheim, Marcel Mauss), les économistes hétérodoxes (Thorstein Veblen), les psychanalystes (Erich Fromm), les théoriciens sociaux (André Gorz, Ivan Illich), etc.

La force et l'originalité de cet ouvrage réside dans sa capacité à dessiner les contours de l'alternative décroissante, fondée sur les huit « R » (réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser, recycler). Latouche défend également le projet de décroissance contre ses critiques qui comme Lecaillon y voient la main de privilégiés voulant priver les populations du Sud du droit au développement. Les pages que Latouche, grand connaisseur des politiques de développement, consacre à réfuter cette idée sont particulièrement réussies (pp. 90-102), montrant notamment que l'idée de décroissance est née en Afrique.

Cette force de l'ouvrage est en même temps sa faiblesse. Car en présentant ces thèses, Latouche montre que le projet de décroissance est utopique (ce qu'il revendique d'ailleurs, p. 54, sous le terme d'« utopie concrète »), non pas uniquement au sens où il propose un système complet et cohérent quoique purement spéculatif, mais bien au sens où cette doctrine n'est portée par aucune force sociale. D'un côté Latouche abandonne l'idée d'une force révolutionnaire (« la lutte des classes s'est épuisée », p. 102), d'un autre côté il décrit une domination absolue du Capital sur le monde (p. 106 ou p. 117). La transition à une société de décroissance (ou plutôt « d'a-croissance », p. 22) est présentée, dans ce contexte, comme devant résulter d'une « prise de conscience » générale, qui produirait une « volonté politique ». Ce point de vue idéaliste (par opposition à « matérialiste »), suppose en réalité que certains « savent » tandis que d'autres « ignorent », et que ceux qui savent mais ne font pas, manquent de volonté. Bref, il réduit à une question de connaissance ce qui est profondément un rapport de force entre des intérêts matériels divergents (voir par exemple, p. 68 ou p. 81).

Du point de vue des sciences sociales, la question qui reste entière à la lecture de Latouche — comme d'autres auteurs se revendiquant du projet de décroissance — porte sur les causes de la croissance perpétuelle. À cet égard Latouche est singulièrement furtif. Il attribue ces causes au fait que « notre société a lié son destin à une organisation fondée sur une accumulation illimitée » (p. 32), ce qui est à la fois tautologique et insuffisant. Pourquoi cette « liaison dangereuse » à une accumulation illimitée ?

Quelques pages plus loin, le coupable apparaît comme « le profit, moteur de l'économie de marché et du capitalisme » (p. 36 ; voir aussi pp. 20-21). L'analyse néanmoins n'est pas approfondie. Ce qui est regrettable car, par exemple, Latouche affirme par ailleurs que tous les régimes politiques modernes ont été productivistes et ont érigé la croissance en dogme (p. 54). Si donc tous les régimes politiques ont mis la croissance au cœur de leur projet, l'analyse de ses causes en terme de « recherche de profit » semble pour le

moins limitée (à moins de montrer que tous les régimes politiques modernes ont été capitalistes, c'est-à-dire fondés sur le crédit et la recherche de profit).

À vrai dire, une réflexion plus approfondie sur la croissance risquerait de ramener les « décroissants » à leurs frères ennemis dont ils tentent absolument de se démarquer : les marxistes. Pas à tous les marxistes, bien sûr, dont l'immense majorité ont été des productivistes acharnés, mais à ces courants hétérodoxes, notamment autour de l'école de Francfort, qui ont fait de la « valeur » le centre de leurs critiques. Latouche les évoque furtivement (p. 141) mais se garde bien de détailler leurs analyses, qui seraient pourtant en forte congruence avec le projet de décroissance.

La lecture du Marx des *Grundrisse* (2007, pp. 175-359), les analyses de André Gorz (autres que celles que Latouche cite ; notamment Gorz 1983), de Herbert Marcuse (1968), ou, plus récemment les travaux de Moishe Postone (2006, notamment pp. 307-384), fourniraient pourtant aux partisans de la décroissance des armes intellectuelles importantes. Elle permettrait de mieux mettre en relief la spécificité historique de la « croissance » qui pourrait être repensée comme conséquence du processus de valorisation à l'œuvre dans le capitalisme. Ce type de reconceptualisation pourrait permettre une explication plus historicisante des causes de la « croissance infinie », et aussi fournir une analyse des bases sociales qui pourraient permettre une transition vers une société de décroissance. En l'absence de cette réflexion, le projet de décroissance semble condamné à demeurer une utopie, fort peu « concrète ».

Bibliographie

- Philippe Bontems et Gilles Rotillon, *L'économie de l'environnement*, Paris, La Découverte, [1998] 2007.
- The World Commission on Environment and Development, *Our Common Future*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1987 (Rapport « Brundtland »).
- Fabrice Flipo, « Voyage dans la galaxie décroissante », in *Mouvements*, n° 50, [juin-août] 2007, pp.143-151.
- John Bellamy Foster, *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000.
- André Gorz, *Les chemins du Paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983.
- Hervé Kempf, *Comment les riches détruisent la planète*, Paris, Seuil, 2007.
- Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.
- Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, [1964] 1968, traduit de l'anglais par Monique Wittig.
- Karl Marx, *Œuvres II. Économie* (édition Maximilien Rubel), Paris, Gallimard (« Pléiade »), [1968], 2007.
- Donella H. Meadows, Dennis L. Meadows, Jorgen Randers et William W. Behrens III, *Halte à la croissance ?, (rapport au Club de Rome)*, Paris, Fayard, 1972.
- René Passet, *L'économique et le vivant*, Paris, Payot, 1979.
- Moishe Postone, *Time, Labor, and Social Domination. A reinterpretation of Marx's critical theory*, Cambridge, Cambridge University Press, [1993] 2006.
- Franck-Dominique Vivien, *Économie et écologie*, Paris, La Découverte, 1994.
- Franck-Dominique Vivien, *Le développement soutenable*, Paris, La Découverte, 2005.
- Richard York, Eugene A. Rosa, « A Rift in Modernity ? Assessing the Anthropogenic Sources of Global Climate Change with the STIRPAT Model », in *International Journal of Sociology and Social Policy*, vol. 23, n° 10, 2003, pp.31-51.